

JEREMY WEGMANN

Synesthésie



Jeremy Wegmann

Synesthésie

© Jeremy Wegmann, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7963-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quelque part sur un chemin des Alpes, 1908.

En deux jours, ils n'ont fait que chevaucher. Ils se sont arrêtés, certes. Ils ont mangé, heureusement. Ils se sont reposés aussi. Mais la priorité est restée la même depuis le début de leur fuite : rejoindre Aloret-les-Bains, et au plus vite. Sans ça, ils n'auront de cesse de passer pour des marchands ambulants. Joseph est médecin itinérant, pas un charlatan qui vend du matériel médical, contrairement à ce que pensent tous les badauds qu'ils croisent.

Même en ayant esquivé les grands axes, ils ne se sentiront pas en sécurité tant qu'ils n'auront pas rejoint cette ville, loin des gars d'Obrecht. Le plus loin possible d'eux. Et encore, à Aloret-les-Bains non plus ils ne resteront pas en sécurité très longtemps. Pour le moment, ils n'empruntent que des petites routes de forêts, isolées.

C'est Joseph qui conduit la roulotte chargée de matériel médical. Une place sans doute moins inconfortable que celle de Rose ou d'Hélène, qui elles, restent montées sur leur cheval respectif, jamais très loin de Joseph et de la roulotte. Elles sont plus jeunes, et les synesthètes dans leur genre sont plus robustes aussi. Beaucoup plus robustes.

Elles prennent les devants chacune à leur tour, comme un rôle d'éclaireuse qu'elles se partagent sans avoir besoin de s'organiser. Un relais naturel. Hélène, par moment, chevauche à côté de Joseph, discute, casse cette lassitude d'un voyage à n'en plus finir.

Mais tout ce temps, tout ce chemin, elles n'ont eu de cesse de garder un œil sur Léonie. À l'arrière de la roulotte, emmitouflée dans de vieux vêtements, son état préoccupe le petit groupe. Cachée des regards indiscrets, pour le peu qu'ils croisent. Son teint blafard les inquiète, elle recouvre des forces mais pas aussi rapidement qu'une synesthète le devrait.

Pourtant Joseph les rassure : elle récupère.

Il est le sage du groupe, le seul qui est médecin aussi, alors s'il dit qu'elle récupère ça ne peut être que vrai.

Cela fait près d'une heure maintenant que Rose a pris le large. Elle a prétexté une envie de faire galoper son cheval, d'aller zieuter les environs, comme elle l'a dit à Hélène. Ou plutôt comme elle le lui a signé. Hélène a servi d'interprète à

Joseph.

Même en se fréquentant depuis plus d'un an, Joseph ne comprend pas encore complètement la langue des signes. Ils réussissent à se comprendre globalement lui et Rose, mais c'est Hélène qui sert bien souvent d'interprète lorsqu'il s'agit de discussions plus complexes.

Ils ne se sont pas arrêtés de toute la matinée.

La roulotte poursuit son chemin, et dévier des grands axes ne rend pas le voyage très agréable. Les ornières se succèdent trop régulièrement pour que Léonie, à l'arrière, ne puisse trouver le sommeil. Hélène s'en inquiète depuis quelques heures maintenant, il serait peut-être temps de faire une pause.

Joseph entend la requête, il l'envisage même. Mais la sécurité des trois femmes est sérieusement engagée. La sienne sûrement plus encore. Ils aviseront lors du retour de Rose.

Et l'arrivée galopante de Rose et son air inquiet risque de changer les priorités. Elle signe bien trop rapidement, même pour Hélène. Pourtant, ils comprennent assez vite le problème : ils ont été repérés. Quatre hommes à cheval arrivent dans leur direction. Impossible de fuir avec la roulotte, et encore moins en tenant compte de l'état de Léonie. Ils vont devoir improviser. La jeune femme est catégorique, il ne s'agit pas d'une rencontre fortuite. Impossible.

Quelques minutes plus tard effectivement, les quatre hommes arrivent face à eux. Visages décontractés, sourires aux lèvres, canons aux ceinturons, ces hommes sont en confiance. Isolés de tout et de tous, il pourrait se passer n'importe quoi ici, personne ne viendrait porter secours à ces quatre voyageurs. Personne n'entendrait le moindre appel à l'aide. Les Luger 1900 que les quatre hommes ont glissé dans leurs ceintures pourraient être utilisés, personne n'entendrait la détonation. Les deux jeunes femmes seraient tout aussi capables de sortir leur fusil des fourreaux accrochés à leur selle pour se défendre. Mais seraient-elles assez rapides s'il fallait riposter ? C'est en tout cas ce que se demanderait un témoin de la scène, s'il y en avait un, ne connaissant pas les capacités extraordinaires des deux synesthètes.

« Vous vous êtes perdus ? C'est pas le chemin le plus emprunté que vous avez choisi là. » L'homme ne semble pas attendre de réponse, sa question sonne plutôt comme une provocation, une volonté d'apeurer. Et tirer son veston vers l'arrière afin de mieux montrer son Luger confirme cette impression. Ce que Rose soupçonnait déjà se confirme, le danger est là. La sourde-muette répond par un

regard en direction du fourreau où son fusil repose tranquillement. L'homme sourit.

L'un de ses acolytes s'approche d'Hélène et lui tend un papier imprimé représentant un visage dessiné, un portrait-robot. Elle l'attrape pendant qu'il la questionne : « Ce brave monsieur rôde dans les parages, il retient trois femmes contre leur gré, il est dangereux. En tout cas, la prime pour sa capture n'est pas ridicule. Tu ne l'aurais pas vu ma jolie ? »

Le visage de Joseph, assez nettement dessiné, ne surprend pas Hélène. Elle lui répond que cet homme n'a pas l'air si dangereux que ça.

Aucun des trois hommes ne semble soupçonner la présence de Léonie, cachée à l'arrière de la roulotte.

Hélène lui répond qu'elles sont bien armées et accompagnées de leur père pour les défendre. Joseph confirme sans trop en faire, préférant ne pas en rajouter.

Sur sa roulotte, il semble détendu. Mais ce n'est qu'une façade, il appréhende la réaction d'une des deux filles. Quelques regards échangés leur signifient de rester calmes. Tout va bien, ne tentons rien.

Pourtant Rose sent sa vision se ralentir comme si le temps se dilatait, un goût amer de danger dans la bouche. Même sourde, elle ressent comme une impression que ses tympanes se rétractent, elle discerne assez nettement cette envie qu'ils ont de faire mal, leurs mauvaises intentions, et ça bourdonne contre ses tempes. Elle reste calme, elle a l'habitude. Elle entend le danger, elle respire leurs intentions. Tous ses sens se confondent, mais elle sait décrypter ce qui se prépare. Elle garde cet avantage de ressentir chacune des émotions de ces hommes qui se tiennent face à elle. Elle sait ce qu'ils s'apprêtent à faire.

Rose reste à l'affût de tout ce qu'elle pourrait ressentir de nouveau.

Lorsque l'un des visiteurs s'approche de l'arrière de la roulotte, Hélène intervient. Elle leur explique fermement qu'il s'agit de matériel médical sensible, dont ils ne sont que les représentants et garants légaux. Hors de question de poser un doigt, ou ne serait-ce qu'un œil sur cette cargaison. L'homme ne paraît pas réceptif aux avertissements d'Hélène.

Rose pose la main sur son fourreau. Le cheval de l'un des hommes se cabre, ce qui tend sérieusement la rencontre. Joseph lâche délicatement le harnais du cheval tractant la roulotte, sans geste brusque, sans précipitation, comme un simple observateur de la suite des événements.

Hélène insiste auprès de l'étranger qui s'approche de l'arrière de la roulotte : il

devrait laisser cette cargaison comme elle est. Ce n'est pas une menace, mais un réel avertissement.

« Toi, tu vas fermer ta gueule ! » lance-t-il en s'apprêtant à descendre de son cheval pour fouiner dans la roulotte.

Les cinq sens d'Hélène se percutent, elle goûte ce qu'elle voit et entend ce qu'elle touche... Et ce qu'elle entend parfaitement, c'est la crosse de son fusil qu'elle empoigne brutalement. Après un entremêlement perturbant, c'est une amplification de tous ses sens qui lui font reprendre une pleine confiance en elle. Elle voit le rouge écarlate du danger qui se profile, et son audition décuplée lui donne un avantage considérable sur ces hommes. Aucun son ne lui échappe.

À peine a-t-il posé le pied au sol qu'un coup de fusil explose entre les arbres de la forêt. Le corps est propulsé trois mètres plus loin. Son crâne est étalé en prolongement de son corps et le sang de sa cervelle gicle sur les grandes roues de l'habitacle où reste cachée Léonie.

Le cheval paniqué s'enfuit au galop.

Une fusillade éclate entre les cabrades des chevaux. C'était inévitable. L'agilité et la rapidité d'exécution de Rose à recharger son fusil est sans égal. Le petit Browning M1900 de Joseph est d'une aide précieuse pour abattre le deuxième homme et la précision d'Hélène qui saute de son cheval pour achever le troisième homme blessé est efficace.

Malheureusement, le quatrième réussit à s'échapper. Hélène veut à tout prix le poursuivre, mais Joseph s'y oppose fermement. Ils doivent rester ensemble, impérativement. Ils se mettraient en danger en se séparant.

Debout sur sa roulotte, Joseph contemple la triste scène des cadavres autour d'eux. Il ne voulait pas en arriver là. Hélène les avait pourtant prévenus de laisser cette cargaison tranquille. Ces hommes n'ont pas voulu écouter.

Ils sont encore à de longues heures de route d'Aloret-les-Bains. Ils doivent cacher les corps, sinon ils risquent de mettre les gars d'Obrecht sur leur piste. Ils sont poursuivis et se savent menacés. Ce portrait-robot avec le visage dessiné de Joseph n'augure rien de bon.

Même s'il ne s'agit que d'un tract distribué entre brigands, si une prime est promise, ils risquent les ennuis. Et puis ce quatrième homme qui a réussi à s'échapper, il va forcément parler.

Après avoir caché les corps, ils reprennent leur route. La pause qu'ils

espéraient tous ne pourra probablement pas avoir lieu avant la fin de la journée.

*

Aloret-les-Bains.

Le coude sur un guéridon de la terrasse de l'Arbre Blanc, Cesare, une quarantaine d'années, visage buriné par la vie, l'alcool et ses bagarres de jeunesse, regarde les calèches passer et salue ses voisins tout en buvant son whisky. Il discute avec Gaston, l'un de ses plus fidèles hommes de main, du programme de la soirée. Et pendant ce temps, à l'intérieur de l'établissement, les filles profitent de l'après-midi pour se reposer et passer du bon temps.

Cesare tient son auberge d'une main de fer. Immigré Italien, il n'a gardé que son accent de là d'où il vient, tout le reste il l'a laissé derrière lui. Cesare s'est construit seul, et son influence dans la région est conséquente pour un immigré. Rares sont ces Italiens qui ont réussi à faire taire les mauvaises langues sur leurs origines.

Ils sont peu nombreux les voisins qui osent faire de la concurrence à Cesare dans le quartier.

Pourtant, malgré son influence, il reste méfiant. De plus en plus de villes ont fermé leurs maisons de tolérance ces dernières années. Et il sait que son établissement ne fait pas l'unanimité ici, à Aloret-les-Bains. Certains habitants se plaignent dans son dos, Gaston enquête afin de démasquer ses plus virulents détracteurs.

La vieille Rosalia a été sa première accusatrice. Fondatrice de la première auberge à l'entrée de la ville, loin du centre, elle a longtemps milité pour la fermeture de l'établissement de Cesare. Mais elle s'est vite ravisée après quelques avertissements plutôt éloquents, de l'animal mort devant sa porte au petit matin jusqu'au vandalisme de son auberge un soir d'absence. Rosalia ne livre plus de guerre à Cesare, mais elle a perdu tous ses clients. Seuls quelques personnages incongrus de passage dans la région viennent se perdre le temps d'une nuit chez elle.

Le message est passé pour Rosalia comme pour les autres habitants : ne pas s'attaquer à Cesare.

En attendant, Cesare s'assure quotidiennement que ses clients, ivres comme ils

le sont, se tiennent correctement ; que ses filles soient discrètes ; que le reste de ses activités se poursuivent dans le secret le plus total. Il sait garder une grande habileté dans ses affaires et doit assurer une image d'entrepreneur de marque.

D'auberge, son commerce n'en a que le nom. Cesare tient à ce que son établissement hybride soit nommé ainsi. Ce n'est pas un bar, ni même un restaurant. Ce n'est pas un hôtel non plus, il se veut lieu de convivialité et de rencontres, avec une petite terrasse où s'arrêter après une journée de labeur, prendre un verre avant d'honorer un rendez-vous avec l'une de ses filles dans les chambres de l'étage de l'Arbre blanc.

Même en entrant et en s'installant à une table, les filles de Cesare restent discrètes. Pas de provocation ici, tout se fait à la dérobée. La nudité n'est tolérée qu'à l'étage supérieur, l'ivresse excessive est invitée à rentrer chez elle et les bagarres sont jetées à la rue, au plus loin des quelques guéridons de la terrasse.

Rien n'échappe au contrôle de Cesare.

Pourtant, il y a des affaires qui le chiffonnent ces derniers temps, et la relation qu'entretient Marthe avec son boxeur en fait partie. Il n'est pas dupe, il a bien compris ce qui se passe entre les deux tourtereaux. Sa putain favorite et son boucher des rings se voient, depuis de nombreux mois, et il ne réussira pas à mettre un terme à cette relation. C'est d'ailleurs Gaston qui l'a alerté en premier l'année dernière, et c'est encore Gaston qui, aujourd'hui, invite son patron à plus de tolérance et d'ouverture sur cette amourette qui finira par passer.

D'ailleurs Marthe a profité de cette heure de la journée pour faire monter Félix, son boxeur, dans les combles de l'Arbre blanc, le dortoir des filles. Elle pensait sûrement être discrète, échapper à la surveillance de Cesare, mais il a des yeux et des oreilles partout. Et les conseils de son homme de main sont judicieux et avisés. Il a essayé plusieurs fois de stopper cette histoire amoureuse, rien à faire, autant laisser le temps faire son affaire et éroder naturellement cette relation impossible. En attendant, il est important de ne pas trop se fâcher avec sa favorite ou son champion.

*

Dans les combles de l'Arbre blanc, une dizaine de lits de fortune sont collés les uns aux autres. Un petit dortoir, désert d'habitude à cette heure de la journée, qui accueille une dizaine de filles jusqu'à tard dans la matinée après une nuit de

travail. Deux lucarnes qui laissent passer la lumière du jour et un plafond trop bas pour rester bien droit en s'approchant des lits. Un seul cabinet et un lavabo pour dix filles. Deux douches sur le palier, entre le dortoir et l'escalier qui mène au premier étage. L'étage de tous les plaisirs, celui de tous les vices aussi.

Marthe et Félix profitent de la réunion des filles au rez-de-chaussée pour s'envoyer en l'air en plein milieu du dortoir, sur le lit de la jeune femme.

Félix finit son affaire et s'étend de tout son long contre Marthe. Il rigole. Encore une fois, il a réussi à déjouer l'attention de Cesare. Monter jusque dans les combles pour rejoindre Marthe et passer du bon temps devient de plus en plus simple selon lui.

Gaston, qui était censé la surveiller, est un bon à rien. Il la pense avec les autres filles. Félix s'en félicite, c'est cette discrétion qui permet de continuer leur relation. Et c'est avec autant de discrétion qu'ils réussiront à organiser leur fuite.

Marthe le ramène à la réalité. Pour cette fuite, ils doivent redoubler de vigilance. Cesare n'est pas dupe contrairement à ce que Félix pense, il a des doutes sur le fait qu'ils continuent à se voir malgré ses menaces. Il ne fait que laisser couler. Accélérer leur fuite peut devenir à tout moment une nécessité pour leur sécurité. Félix lui assure que son plan est en marche. Ils vont bel et bien partir d'ici.

*

Ils redescendent à deux, discrètement. L'étage de tous les plaisirs est complètement désert à cette heure de la journée mais ça ne les dissuade pas de rester sur la pointe des pieds pour autant. Direction le rez-de-chaussée, Félix pour quitter les lieux, et Marthe pour rejoindre les autres filles... Elles ne pourront pas la couvrir très longtemps.

Félix rejoint les cuisines de l'auberge de l'Arbre blanc. Il se prépare à s'en échapper furtivement par derrière, mais il tombe nez à nez avec Cesare. Son sourire disparaît, son visage se décompose.

La mine très sérieuse de Cesare n'augure rien de bon et Marthe n'essaye même pas de fuir. Elle a senti la présence de Gaston juste après les escaliers, elle ne pourrait pas s'échapper bien loin de toute façon.

Ils s'attendaient l'un comme l'autre à se prendre un savon, pourtant Cesare veut simplement leur parler. Fermement certes, son ton est rarement très doux et